

ARGUS ET VERT-VERT

BUREAUX :

Rue Impériale, 33.

Ouverts de 9 h. du m. à 2 heures



RÉUNIS

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

LYON : 3 fr. par trimestre

PROVINCE : 3 francs 50 cent.

GRAND-THÉÂTRE

La reprise de la *Juive*, — dont les deux principaux rôles sont chantés par les artistes aimés du public, M^{me} de Taisy et M. Delabranche, — a été fort brillante : la salle était comble et le succès a été des plus complets ; bravos et rappels rien n'y a manqué.

M^{me} de Taisy a chanté le rôle de Rachel avec beaucoup de chaleur et avec cette voix ample, sonore, bien timbrée, dont chaque effet porte ; la comédienne a été à la hauteur de la chanteuse : c'est là le meilleur éloge qu'il me soit possible de faire. M. Delabranche a été fort remarquable dans le rôle d'Éléazar : cet artiste est dans une voie de progrès dont il nous est facile de marquer les étapes à chaque création : aussi comprenons-nous que l'Académie Impériale de musique, — dont il est, on le sait, le pensionnaire, — ne veuille pas nous le laisser plus longtemps. Cet artiste est appelé à prendre le premier rang à Paris, mais nous aurons eu, — comme pour Achard, — le dessus du panier de son talent.

On sait que le rôle du Cardinal est un des bons rôles de Marthieu, qui a chanté avec l'ampleur qui convient au personnage, et a fait sa récolte de bravos.

Le rôle si difficile de Léopold, — un casse-cou pour les ténors légers, — a été fort bien chanté par M. Barbot. — Enfin, lorsque j'aurai nommé avec éloge M^{lle} Moreau et M. Paulin, un artiste

conscientieux, je n'aurai été que juste pour tous, en me faisant l'écho de l'opinion des spectateurs.

La direction nous réservait une surprise en nous donnant quelques représentations avec M^{me} Van-den-Heuvel, l'artiste qui a laissé à Lyon de si excellents souvenirs.

La première apparition de M^{me} Van-den-Heuvel a eu lieu dans la *Fille du Régiment*.

M^{me} Van-den-Heuvel est non-seulement une très-habile chanteuse, qui vocalise avec la perfection du rossignol, mais elle est aussi une très-spirituelle comédienne. Que de verve, de raillerie, de mutinerie dans ses réparties.

Le public, est-il besoin de le dire, a fait à M^{me} Van-den-Heuvel le plus sympathique accueil : il l'a rappelée après le premier et le second acte.

M. Barbot mérite une mention spéciale pour la façon remarquable dont il a chanté son rôle : — aussi le public lui a-t-il fait une véritable ovation, — fort méritée, — et dont je le félicite.

Mes compliments en passant à Danguin et Gustave.

Signalons une heureuse reprise de l'*Ambassadrice*, — un des bons opéras d'Auber, — fort bien interprétée par MM. Anthelme, Barbot, Danguin, M^{mes} Singelée, Dartaux et Vigourel.

L'*Africaine* sera reprise cette semaine. C'est un succès assuré.

E. DUPUIS.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Il en est des pièces de théâtre comme des livres *habent sua fata*. Pourquoi en effet le *Drame de la rue de la Paix* de M. Belot n'a-t-il pas sur la scène des Célestins le succès des *Inutiles* de M. Cadol?

Incontestablement si au point de vue littéraire il y a une pièce supérieure à l'autre, c'est celle de M. Belot : mais dira-t-on l'intrigue des *Inutiles* est plus intéressante que celle du *Drame de la rue de la Paix* ; en aucune façon. L'action développée par M. Belot est fort intéressante, et possède cette qualité qu'on recherche tant dans le réalisme.

Je constate un fait et ne veux point chercher à l'employer, cela m'entraînerait trop loin. Mais je donne le conseil à ceux qui me liront d'aller voir le *Drame de la rue de la Paix* et de juger par eux-mêmes si je ne suis pas dans la vérité.

Le *Drame de la rue de la Paix* est remarquablement joué par M. Cazaubon, qui interprète avec beaucoup de vérité le personnage d'un juge d'instruction, par M. Laty dont la verve et la chaleur sauvent plus d'une situation difficile, et par M. Montbazou qui joue le personnage d'un agent de police.

Ce rôle est complètement en dehors de l'emploi de M. Montbazou, et il l'a accepté pour figurer dans la représentation donnée à son bénéfice.

M. Montbazou se transforme complètement dans ce personnage : au lieu du mousquetaire qu'on a l'habitude de voir

en lui, il n'est plus qu'une façon de séminariste pâle et hâve, abritant son regard derrière des lunettes vertes.

Eh bien, malgré cette nécessité de mettre un frein à son exhubérance, malgré la sourdine mise à sa voix, M. Montbazou, si je puis m'exprimer ainsi, une chaleur latente qui se trahit à chaque instant et échauffe l'action.

Cet artiste est admirablement doué. Je ne sais quel est l'avenir qui lui est réservé, mais s'il allait à Paris, il ne tarderait pas à prendre un des premiers rangs.

Deux mots de la représentation donnée au bénéfice de M. Laty.

Ventre à terre est une comédie jouée « *Ventre à terre* » par tous nos artistes de la troupe comique : un compliment spécial à M. Ménéhand qui s'est distingué dans ce steeple-chasse fort amusant.

Dans l'*Ile de Tulipatan*, une nouvelle bouffonnerie d'Offenbach, le rôle est à M^{me} Michon. Superbe, splendide, abracadabrante.

Enfin, dans les *Grandes Demoiselles*, assaut de toilette par toute la troupe féminine.

A qui la pomme ?

Ernest de C...

CELLE QUE J'AI AIMÉE

Il y a quelques années, je fis connaissance, au quartier Latin, d'une jeune et jolie personne que je crus appelée à faire mon bonheur... Pendant au moins une semaine : comme on le voit, j'avais à cette époque la fidélité du caniche.

Ma liaison avec Emma — tel était le nom de ma Dulcinée — fut cimentée par un souper chez Marigny, souper après lequel nous passâmes deux fois vingt-quatre heures à nous admirer mutuellement.

A en juger par ce début, on serait tenté de croire que notre amour prit des proportions telles que la Parque seule pût nous séparer ?

Il n'en fut rien.

Au bout de quatre jours, nous rompions nos relations à la suite d'une soirée passée au théâtre de l'Ambigu, et cela pour un mot échappé à un pâle voyou. Ce mot retentit encore à mon oreille comme un glas-funèbre.

J'eus peut-être tort de me formaliser en cette circonstance, cela est possible ; mais je ne cherche pas à expliquer le fait, je le constate simplement.

Ceci posé, je crois devoir fournir quelques renseignements sur l'origine de mon héroïne, renseignements sans lesquels le lecteur ne pourrait s'expliquer le dénouement de cette aventure.

Emma était sortie des rangs du peuple. Sa famille était nombreuse et se composait, outre le père et la mère, de trois garçons et de deux filles.

Les trois héritiers mâles devinrent d'affreux mauvais sujets.

Les deux jeunes filles furent mises en apprentissage, sans avoir reçu auparavant la moindre instruction.

Elles atteignirent ainsi leur douzième ou treizième année, sans avoir connu de la vie autre chose que ses vicissitudes et la misère.

A partir de ce moment, les entrailles paternelles semblèrent cependant s'émouvoir, quelque peu en leur faveur, et le tendre papa daigna *se fendre* jusqu'à leur payer parfois le spectacle. A cet effet, il remettait au frère aîné Polyte la somme nécessaire pour la location de places de la troisième galerie.

C'est alors que le digne garçon déployait toutes les ressources de son intelligence ! Il menait bravement ses sœurs au poulailler, où sa vigueur et son adresse étaient proverbiales et servaient

de porte-respect aux deux gamines, puis il allait tranquillement absorber chez le marchand de vin avec ses amis la différence du prix des places.

Nous devons pourtant lui rendre cette justice que, dans le but de se montrer galant — à sa manière — vis-à-vis de ses sœurs, aussi bien que pour éviter qu'elles se plaignissent à leur père de ses procédés peu délicats à leur égard, Polyte leur offrait généreusement quelques gâteaux fort modestes achetés avec l'argent qu'il récoltait en ouvrant, pendant les entr'actes, les portières des voitures qui amenaient des spectateurs de distinction.

Un jour vint où les deux enfants se transformèrent en belles jeunes filles, dont l'éclat et la fraîcheur frappaient les passants d'admiration. Des propos galants leur étaient adressés par de jeunes godelureaux, et comme elles n'avaient jamais été mises en garde contre le danger, elles succombèrent promptement à la tentation.

C'est vers cette époque que je fis connaissance d'Emma.

Donc, nous avions nagé deux jours pleins dans le bonheur, lorsqu'une idée, qui prit naissance le troisième dans le cerveau de ma belle, nous fit décider à l'unanimité que nous nous rendrions, le soir même, à la représentation de l'Ambigu où se jouait une pièce qui faisait courir tout Paris.

Le soir venu nous nous rendîmes donc à ce théâtre et nous nous installâmes dans une première loge de côté.

La lumière y tombait à profusion et entourait comme d'une auréole les charmes séduisants d'Emma, que rehaussait encore une toilette aux couleurs trop voyantes.

Une seule chose me chagrinait un peu en ce moment.

C'étaient ses gants.

N'ayant pas été habituée à ce luxe, la

pauvre enfant avait eu l'idée funeste, hélas! d'en acheter une paire sans l'essayer!

La marchande lui avait vendu, — l'infâme! — à elle, dont la main était adorable de petitesse et de grâce, de véritables gants de gendarme!

L'impression que m'avaient produite les gants en question achevait de se dissiper, et j'allais être de nouveau tout entier à mon bonheur, lorsque tout à coup, au moment du lever du rideau, un formidable éclat de rire vint brusquement interrompre ma contemplation.

La salle entière avait les yeux braqués sur nous.

Emma, rouge comme un bouquet de coquelicots, cherchait vainement à se dissimuler aux regards narquois qui la poursuivaient opiniâtrément, quand un titi s'écria, du haut du poulallier, en la désignant du doigt :

— Ohé! Toto, regarde donc... c'est Emma! la sœur à Polyte!... Pass'-moi des pommes... j'vas rien l'attiger!

La malheureuse avait été reconnue par les amis de son frère... Emma attigée!...

Mon idole était brisée! !

Deux grands hommes en robe de chambre

Il ne faut pas si l'on veut conserver quelque illusion sur les grands hommes qu'on les voit en robe de chambre, c'est-à-dire dépouillés de l'aurole politique dont on plaît à l'entourer. — « Il n'y a pas on l'a dit de grand homme pour son valet de chambre.

En voici une nouvelle preuve :

Savez-vous quelle fut l'origine de la brouille d'Alexandre Dumas le grand romancier avec Rossini? — Ce fut une recette de macaroni.

Dumas écrivait à l'auteur de *Barbier* :

Cher grand homme,
Vous avez, à ce qu'il paraît, une splendide recette du macaroni. Vous qui avez tant fait pour l'oreille de vos contemporains, faites quelque chose pour leur bouche, et, de béni que vous êtes, vous serez adoré.

Bien à vous.

A. DUMAS.

Rossini répondit :

J'ai, en effet, une merveilleuse recette de macaroni, mais je la garde pour moi et mes amis. Venez en manger mardi prochain, et vous comprendrez que, quand on possède un pareil trésor, on ne le dilapide pas.

Tout à vous.

ROSSINI.

Le dîner fut des plus médiocres, et Dumas furieux d'avoir été reçu sans cérémonie, dit à qui voulut l'entendre que Rossini était un « faux gourmand ». Ce fut le coup de grâce.

CAQUETAGES.

Couture furetait dans l'atelier de Meissonier. Tout à coup l'auteur de la *Décadence des Romains* pose la main, par mégarde, sur une des toiles microscopiques du peintre de la *Partie d'Echecs*.

— Ah! mon Dieu! s'écrie celui-ci de sa voix aiguë, prenez garde, le tableau est frais encore.

— Ce n'est rien, répond Coutume tranquillement, je n'y ai mis que le pouce.

— Le pouce! mais alors vous venez de m'enlever pour 30,000 francs de peinture! hurle Meissonier.

Paul Delaroche faisait mieux. « Quand j'ai besoin de vermillon, disait-il, je m'en vais chez Bellangé, je pose délicatement le pouce sur le nez d'un de ses grognards

et j'emporte de quoi faire une robe de cardinal. »

Petit dialogue surpris dans une gare entre un voyageur et un homme d'équipe :

— A quelle heure le premier train pour Paris?

— Sept heures cinq du soir.

— Comment! il n'y en a pas *avant*?

L'homme d'équipe, haussant les épaules avec dédain :

— Puisque tous les convois sont à vapeur!

Une maman benoîte, avec une amie, cherche son enfant au milieu d'un groupe de moutards qui s'ébattent.

— Le voyez-vous! demanda l'amie.

— Je cherche sa nourrice.

— Sa nourrice?

— Oui, tous les enfants se ressemblent: c'est à sa nourrice que je reconnais le mien.

— Moi, répond l'amie, je trouve que toutes les bonnes se ressemblent.

— A quoi donc reconnaissez-vous la vôtre?

— A son militaire.

Un ami de la maison, pénétrant un jour dans le salon de Rossini, trouva le maître occupé à déchiffrer une partition au piano. Il s'approcha sur la pointe du pied dans la crainte de troubler l'auteur de *Guillaume Tell*. Ayant jeté les yeux sur la partition, son étonnement fut si grand qu'il s'écria :

— Mais elle est à l'envers, cher maître!

— Je sais bien, répondit Rossini, je sais bien; j'ai aussi essayé de l'autre côté, *mais* ça ne vas pas non plus.

Cette partition — qui n'allait pas, de quelque côté qu'on la prit — était celle du TANNHAUSER de *Richard Wagner*.

Une célèbre actrice a repoussé le baron

de S..., sous prétexte qu'il est trop petit gentilhomme.

Tout le monde n'est pas prince ! Le baron a l'air de bien prendre la chose, et présente le lendemain à l'amoureuse des couronnes fermées, un prince en *hauschen* quelconque, qui, en douze heures, fait tout le chemin possible.

Le lendemain revient le baron.

— Où est votre ami, demande-t-elle.

— En bas.

— Pourquoi ne monte-t-il pas ?

— Il n'ose.

— Quelle folie ! appelez-le donc.

— Le baron ouvre la fenêtre :

— Jean, crie-t-il, montez !

Jean se présente. C'était le cocher.

Tableau !

Dialogues surpris aux Champs-Elysées, dit le *Gaulois* :

— Comme te voilà belle aujourd'hui, ma chérie, une robe rose, la peste ! Ce n'est pourtant guère de saison.

— Que veux-tu, mon pauvre mari va si mal que je dois prévoir une catastrophe.

— Je ne te comprends pas.

— C'est très simple ; si j'ai deux ans de deuil à faire, il faut bien que j'use maintenant mes robes claires ! (Historique.)

Amour de femme, va !

Un souvenir amusant à propos de *l'Enfant prodigue* :

Lorsqu'on donna à l'Opéra celui d'Auber, un génie quelconque montrait à un compère, dans une parodie, sur un petit théâtre, le même fils de famille ruiné et gardant les pourceaux.

— Pourquoi ici ne garde-t-il que de vils pourceaux ? disait le compère, lorsqu'à l'Opéra (avec la poésie de Scribe), c'étaient les chameaux ?

— Oh ! répliquait le génie court vêtu, d'un ton qui réclamait pour la dignité d'une grande scène... c'était à l'Opéra !!

Une anecdote sur Rothschild :

James Rothschild tenait à la religion de ses pères, et il faisait bien.

Se trouvant un jour à dîner chez un grand personnage, il causait avec un évêque en attendant le moment de passer dans la salle à manger.

On annonça que le dîner était servi.

Le banquier voulut, par déférence, céder le pas au prélat ; celui-ci, par politesse, voulait le céder au banquier.

— Après vous, monsieur...

— Après vous, monsieur.

— Du tout...

— Je vous en prie.

Le potage aurait eu le temps de refroidir pendant cet assaut de politesse, si le digne prélat n'avait ajouté, pour vaincre la résistance du baron :

— Passez donc, je vous conjure, je dois vous céder le pas... Vous êtes plus âgé que moi.

— Oh ! dans ce cas, répondit Rothschild, je passe... comme l'ancien Testament... devant le nouveau.

— Un joli mot de petite fille précoce.

La femme de chambre annonce devant Bébé que le lendemain elle quittera le bonnet et arborera le chapeau.

Tiens, tiens, s'écrie l'enfant, une femme de chambre cela porte un chapeau ?

— Pourquoi pas, répond la bonne très-piquée, cela entre bien au salon.

— Oui !... pour le faire !

On sait que Dantan a fait un buste-charge très-réussi de Rossini, sur le socle duquel il a gravé un rebus naïf : un rôt à la broche, la note *si*, et un nid.

— Vous ne pouviez mieux trouver lui dit Rossini, en lisant cette innocente plaisanterie : ces trois emblèmes sont l'expression de ma vie entière.

Et il relut :

— Rôt, *si*, nid, c'est-à-dire, la musique.

que entre la musique entre la gourmandise et le sommeil.

Un mot d'avare :

A la veille de marier son fils, un polisson de fils qui le grugeait, le voilà qui, revenant sur sa parole donnée, refuse la dot qu'il avait d'abord promise... Tout va se rompre. On le presse. Il a bien envie de se débarrasser de son fils, mais ce cher argent qu'il faut lâcher !...

— Allons ! faites un sacrifice, lui disait un de ses contemporains, voyez Abraham, pour se débarrasser d'Isaac il faisait un sacrifice...

— Oui, répondit-il avec une mine piteuse, mais à moins de frais !

Mademoiselle Clémentine, dont tant de portraits-cartes ont popularisé les grâces marmoréennes, prétend qu'elle en peut pas souffrir les militaires.

Vois-tu ? disait-elle à une de ses petites camarades, c'est plus fort que moi, mais j'ai les pantalons rouges en horreur.

— Bah ! répondit la petite, qu'est-ce que ça fait, puisqu'ils les ôtent — pour se mettre en bourgeois.

Elle est peut-être un peu raide, mais bah !

A la sixième Chambre :

Le président. — Prévenu, votre nom ?

Le prévenu. — Trouillon.

Le président. — Votre position sociale ?

Le prévenu. — Employé de la compagnie Richer.

Le président. — Mais vous avez une autre profession, vous étiez peintre en bâtiment ?

Le prévenu. — C'est vrai, mon président, mais j'ai été obligé de renoncer aux arts. Je ne peux pas supporter l'odeur de la peinture.

GENIN, gérant.

